

C'est quoi, ce truc ? (n° 16) A quoi sert cet objet ?



(photo Geneviève Hoffmann)

Si l'on fixe traditionnellement la date des premiers jeux olympiques de l'Antiquité à 776 av. J.-C., c'est en 708 av. J.-C. qu'ils s'enrichissent d'une épreuve appelée « halma » (saut), mais ceci uniquement dans le cadre du pentathlon. Ce dernier comportait également les épreuves de course, de lancer du javelot, de lancer du disque et de lutte. Mais le saut ne constitua jamais une épreuve distincte, et il n'était pas précisé « en longueur », parce que le saut en hauteur n'était pas pratiqué.

On dispose sur les céramiques antiques de très nombreuses illustrations représentant les athlètes en général. Le saut en longueur y est fréquemment représenté, mais il n'en reste pas moins mystérieux. On se pose toujours des questions sur sa technique, car il était très différent de notre pratique moderne, qui demande une longue course d'élan dont la vitesse est un facteur essentiel.

Sur les céramiques qui le représentent (ci-dessous quelques exemple), les athlètes portent dans chaque main une sorte de haltère.



On voit que le sauteur lance les bras en avant et vers le haut au moment de l'extension, puis les balance en arrière à la fin de sa trajectoire. Peut-être lâche-t-il même les haltères au moment d'atterrir.

Quelle idée étrange pour nos esprits modernes, de ralentir ainsi la course et d'alourdir le sauteur ?

Les haltères

Vous l'avez deviné : l'image ci-dessus représente un exemple des haltères utilisées par les athlètes pour le saut en longueur, dans l'épreuve du pentathlon (le modèle représenté au haut de la page 1 est étrusque et provient de Vulci, probablement 5^e siècle av. J.-C.).

Les archéologues en ont trouvé de nombreux exemplaires, en pierre, en plomb ou en bronze, de forme très variable, mais garantissant toujours une bonne tenue en main. Certains portent une inscription, par exemple le nom de leur propriétaire, car il s'agissait d'objets personnels.



Se charger pour sauter plus loin ?

Quoi qu'on puisse en penser, Aristote mentionne que les haltères amélioraient la performance du sauteur. Des chercheurs de l'université de Manchester ont voulu vérifier cette affirmation en simulant le mouvement sur ordinateur, et en demandant à des sportifs de sauter en tenant des haltères de masse variable. Ils ont constaté qu'en l'absence de course d'élan, cette technique peut faire gagner jusqu'à 17 cm sur un saut de 3 mètres environ, avec des haltères de 2 à 9 kilogrammes. Les haltères que l'on a retrouvées pèsent en effet généralement entre 1,5 et 5 kg, ce qui montre bien que l'esprit scientifique des Grecs s'est glissé jusque dans les choses du sport.

On sait donc que l'athlète balançait les haltères pendant qu'il effectuait son saut, et Philostrate nous dit qu'il se posait sur un sol ameubli (il n'est pas précisé s'il s'agit de sable) dans lequel l'empreinte de ses pieds devait obligatoirement être nettement marquée.

On comprend aussi que la masse des haltères doit être soigneusement choisie pour optimiser les paramètres essentiels, comme la vitesse horizontale du coureur, son poids et l'effet dynamique prolongeant le saut, fonction lui-même du balancement et de la longueur des bras. Voici qui explique pourquoi chacun avait ses propres haltères, ce qui n'empêchait pas de les utiliser pour pratiquer des exercices de musculation.

Mais comment s'effectuait le saut ?

Sautait-on « à pieds joints », ou après une prise d'élan ? Les avis sont encore très divisés sur ce point. Certains disent « à pieds joints », considérant que le port de haltères ne favorise pas la course.

Cependant, il existait une planche d'appel, et des textes latins (ce mode de saut fut pratiqué également chez les Etrusques, et jusqu'à l'époque romaine) décrivent une course de prise d'élan de quelques mètres. Mais même si l'athlète prenait son élan à l'époque romaine, en était-il de même à l'origine ?



Certains mentionnent que chaque athlète effectuait plusieurs sauts. S'agit-il de plusieurs essais, ou de sauts successifs à la manière de notre actuel triple saut ? Avec ou sans appel ? Chaque solution a ses partisans, et le débat ne semble pas près d'être tranché.

Des textes accordent à un athlète nommé Phaïllos de Crotoné un saut de 55 pieds aux jeux pythiques (à Delphes), et à Chionis de Sparte un saut de 52 pieds aux jeux olympiques, le record se situant ainsi aux environs de 16,5 m, donc hors de portée d'un saut simple même pour nos champions d'aujourd'hui... mais peut-on faire un triple saut avec des haltères en main ?

Quelques petites digressions !

Notons en passant, pour compliquer l'affaire, que c'est Chionis qui détiendrait le record, car la longueur du pied à Olympie était inférieure à celle du pied de Delphes (vive la normalisation des mesures).

Notons également que, comme vous l'aurez constaté, les athlètes se produisaient nus pendant les jeux. Le mot gymnastique lui-même, dérivant du grec « gymnos » (γυμνός en grec moderne, qui signifie « nu »), décrit une activité pratiquée nu, mais n'en tirez pas de conclusions fantaisistes.

On sait aussi que l'épreuve était accompagnée par un musicien (un aulète, jouant une sorte de hautbois, l'aulos), ce qui pouvait aider le sportif à trouver son rythme. Enfin, il est probable qu'on se souciait uniquement de la meilleure performance, sans la mesurer et sans tenir compte d'une seconde ou d'une troisième place : l'important était... de gagner !

Enfin, le nom de Halma évoquera peut-être quelque chose aux amateurs de jeux de sociétés.

En effet, vers 1883, George Howard Monks, chirurgien à Harvard, crée un jeu qui s'inspire du jeu britannique appelé « Hoppity ». Monks l'appelle « Halma », du mot grec désignant le saut, car les pions progressent (sur un plateau carré) en sautant les uns par dessus les autres. En 1892, la société allemande Ravensburger commercialise ce jeu sous le nom de « Stern Halma » (Halma en étoile). Cette modification du plateau permet de jouer à deux, à trois, voire davantage. En 1928, la société américaine Pressman le commercialise également sous le nom de « Hop ching dames »... Ce qui conduira à l'appeler « dames chinoises » en France.



Un jeu qui n'a rien de chinois, et que les Chinois ne connaissent d'ailleurs que grâce à son passage *via* le Japon...

En conclusion, pour en revenir au saut en longueur de l'Antiquité grecque, la description précise de celui-ci reste encore aujourd'hui un casse-tête... chinois !